

# Interview

Pour la RfA (*Revista de filosofie Analitica*)

Université de Bucarest

Ion VEZEANU – Pascal ENGEL

(Grenoble-Genève)

1) Pascal Engel, vous êtes un des plus connus philosophes analytiques français. Actuellement vous êtes Professeur de philosophie à l'université de Genève. Pourriez-vous, nous indiquer quelques repères de votre biographie intellectuelle et professionnelle ?

*Je me suis intéressé à la philosophie analytique vers 1973, après avoir été à mes débuts un fervent disciple de Deleuze et de Foucault. Je découvris que je n'étais nulle part si je les suivais. Je fis un mémoire de maîtrise sur Russell et les relations externes en 1975 à la Sorbonne, ce qui me conduisit à m'intéresser aux noms propres, puis à la philosophie du langage. Je me mis à lire Hintikka, puis Kripke. J'entendis parler de Davidson dans une conférence de Follesdal au collège de France en 1976. A l'époque il y avait des cours de logique et quelques cours d'histoire du positivisme logique, mais pratiquement rien sur les aspects contemporains. Jacques Bouveresse pourtant enseignait sur Frege, Wittgenstein et Austin, Vuillemin sur Quine, Clavelin sur Schlick et Carnap, Jean Largeault sur Popper. Je suivais leurs enseignements. Ricoeur faisait pourtant traduire Strawson et publia un livre que me passionna, Le problème de la référence, de Leonard Linski. Je lus aussi le livre de Gochet sur les propositions, et il y avait la revue de Vuillemin et Granger, l'âge de la science. Mais n'avions pas de livres ni de revues, et il fallait aller à Londres ou Oxford faire des photocopies. L'atmosphère était hostile à la philosophie analytique. Mes condisciples me traitaient de positiviste - quand ce n'était pas de supôt du capitalisme, car tout ce qui était anglo-saxon était supposé être libéral - et quand on voulait donner un article sur ces sujets à une revue, on vous le refusait en disant que ce n'était pas de la philosophie. Il n'était pas question de parler de cela à l'agrégation. Je passai 8 mois en Angleterre en 1977 comme professeur remplaçant au lycée français de Londres. J'allais quelquefois à Oxford, un petit paradis où l'on trouvait chez Blackwell's tout ce qu'on n'avait pas en France. Dans ma génération très peu d'étudiants s'intéressaient à ces sujets. Il y avait Pierre Jacob, parti à Harvard, mais que je n'ai rencontré qu'à son retour en 1980. A l'époque, François Récanati était lacanien. Mon condisciple Alain Boyer s'intéressait à Popper. Je me rappelle une conversation en 1976 avec Monique Canto, à qui je disais que je faisais de la philosophie analytique : « Comment peux-tu t'intéresser à de telles sottises ? » me dit-elle indignée Je fis avec Bouveresse un DEA sur Frege en 1977, et m'engageait dans une thèse sur la référence et Kripke sous sa direction. Ma femme Claudine Tiercelin, élève alors de Bourdieu, voyait mes intérêts analytiques avec suspicion. Mais elle s'engagea quand même dans une thèse sur Peirce et les universaux. Nous partîmes en 1978 et 1979 aux USA à Berkeley, sur un échange de l'ENS. Je m'entendais fort mal avec Derrida, qui voyait Searle d'un mauvais œil, puisqu'il était à l'époque en pleine polémique avec lui. Althusser pourtant était gentil et ouvert. A Berkeley, je découvris ce qu'était vraiment un département de philosophie anglophone analytique. Je suivis les cours de John Searle, de Paul Grice, de Barry Stroud, William Craig, et un séminaire de Bruce Vermazen sur Davidson qui m'apprit beaucoup. Il y avait tout le temps des conférences de Rawls, Bernard Williams, Quine, et j'eus même l'occasion d'aller pisser dans des toilettes avec Alfred Tarski. La chose qui m'étonnait le plus à Berkeley est que les professeurs de philosophie parlaient entre eux de philosophie ! En France on avait l'impression que parler philosophie en public ou à table était quelque chose d'obscène. Quand je revins en France en 1980, les choses avaient un peu changé. Récanati à présent ne jurait plus que par la pragmatique, et faisait, avec Denis Zaglowski, un séminaire sur ces sujets. Je rencontrai Frédéric Nef, qui avait passé deux ans à Cornell et s'intéressait à la sémantique. Je passai en 1981 ma thèse sur Kripke avec Oswald Ducrot et Claude Imbert, qui me mit en contact avec Jean Van Heijnoort, avec lequel je commençai un livre sur Herbrand et dont*

*j'avais suivi en 1977 un cours sur la logique modale à l'ENS Boulevard Jourdan. J'allai avec lui à un colloque de logique à Luminy. Mais je me rendis assez vite compte que je n'étais pas capable de faire de la logique à ce niveau. J'abandonnai Herbrand, et d'ailleurs Van Heijneort se fit assassiner, sa mort me délivrant, en quelque sorte du fardeau de ce travail qui était au dessus de mes capacités. Je me tournai vers Davidson, et commençait une thèse d'Etat sur la sémantique des langues naturelles sous la direction de Gilles Granger, qui en fait avait peu d'estime pour Davidson et me reprocha plus tard de m'être intéressé à un auteur « inutile ». Décidément beaucoup de gens voulurent me dissuader. Il n'avaient pas totalement tort, car de fait, bien que j'aie travaillé sur Davidson pendant plus d'une décennie, je n'ai jamais dirigé de thèse sur lui, et très peu de gens à part moi s'y sont intéressés en France .*

2) Comment êtes-vous arrivé à la philosophie analytique ? Est-ce par un auteur anglo-saxon, comme Saul Kripke, qui a fait l'objet de votre thèse de doctorat, ou avez-vous eu la chance de rencontrer un professeur français qui vous a encouragé sur cette voie ?

*Voilà ci-dessus. Je voudrais aussi rappeler combien on était entouré d'hostilité,, quelquefois de haine , quand on enseignait la philosophie analytique dans un département de philosophie en France dans les années 1980 et même plus tard. Les étudiants, les collègues vous disaient régulièrement que « Ce n'est pas de la philosophie ». Une collègue de Grenoble partit un jour d'une réunion en claquant la porte pendant un des mes exposés en disant qu'elle préférerait démissionner plutôt que d'entendre parler du problème esprit-corps à la manière dont je le faisais. A Caen un autre collègue – lacanien- me dit que lui vivant il n'y aurait jamais de cours de psychologie dans son département. L'hostilité était très grande surtout chez les professeurs de lycée. Je fis un jour un exposé sur Frege devant des professeurs de classes préparatoire à Grenoble en 1982. Ils quittèrent tous la salle au bout de 5 minutes. La même chose se reproduisit une année ou deux plus tard à Lyon, où je parlai de l'action chez Davidson. Pendant vingt ans je n'eus guère plus de 2 ou 3 étudiants dans mes séminaires quand j'enseignais sur des sujets un peu « pointus » analytiques à Grenoble, à Caen , et même quand plus tard je devins professeur à la Sorbonne , il arrivait souvent que les étudiants quittent le cours au bout de deux séances : « Ce n'est pas de la philosophie ». J'enseignais pourtant sur des questions classiques, et non pas sur la logique ou la philosophie du langage. Mais ce qui déplaisait était mon style an-historique, voire même anti-historique. Pour tout le monde il était entendu que la philosophie se fait dans un texte, en lisant un auteur. En comparaison, quand je me rendais enseigner à Genève ou à Neuchâtel, les étudiants étaient aimables, attentifs. On ne s'étonnera donc pas que j'aie finalement choisi d'aller enseigner en Suisse, même si aujourd'hui la philosophie analytique s'est banalisée en France. A présent ce sont les phénoménologues qui l'enseignent ! Ils l'ont intégrée dans leurs textes, ils en font l'histoire et à présent tout va bien !*

3) Pour ceux qui connaissent bien vos textes, il est flagrant que vous commencez par vous intéresser au formalisme logique, pour transiter plus tard vers la psychologie. Comment vous interprétez ce parcours ?

*Il n'y a pas vraiment de rupture. Je m'intéressais à la logique avant tout du point de vue de l'ontologie, de la philosophie du langage et de la théorie de la connaissance et je n'ai jamais été un vrai logicien, même si la logique m'a toujours beaucoup intéressé. Je travaillais sur les noms propres parce que je m'intéressais au problème de l'individuation (sur lequel j'avais lu le beau livre de Pariente, Le langage et l'individuel). De là je passai au problème de la rationalité, qui m'intéressait depuis ma lecture de Davidson. Le livre de Johnson Laird sur les modèles mentaux stimula mon intérêt pour la psychologie du raisonnement. Dans mon livre La norme du vrai, en 1989, j'ai un chapitre sur le problème de la rationalité logique et sur le psychologisme. Dans le même temps je lisais Davidson, Dennett, et les travaux de philosophie de l'esprit que j'avais commencé à découvrir à Berkeley en suivant les cours de Searle sur l'intentionnalité. A Grenoble en 1982, je fis un cours sur le raisonnement en psychologie et rencontrai Guy Tiberghien, qui faisait de la psychologie cognitive. La mode des sciences cognitives commençait et je me suis passionné pour ces recherches. Mais je n'ai jamais été tenté, comme l'ont fait plus tard mes collègues du CREA et de l'Institut Nicod, de devenir moi-même un psychologue ou un linguiste, mais l'idée d'un compagnonnage me plaisait et nombre de questions de psychologie me paraissaient proches de celles de la philosophie. Revenu habiter à Paris en 1985, Dominique Wolton me confia un séminaire de philosophie de l'esprit dans lequel j'invitai un peu tous ceux qui comptaient alors dans ce domaine : Davidson, Dennett, Goldman, Peacocke, Mc Ginn, etc. Ma perspective était, et est restée, celle du matérialisme non réductionniste de Davidson,*

*même si j'ai à présent évolué vers une position plus réaliste et réductionniste que la sienne. La question de la nature des propriétés mentales me semblait un prolongement naturel de mes recherches sur la référence. Je n'ai jamais accepté l'antipsychologisme radical des premiers philosophes analytiques, ni celui des kantien. En même temps je n'ai jamais épousé le psychologisme. C'est ce que j'ai essayé d'expliquer dans mon livre Philosophie et psychologie. Depuis des années, la question centrale qui m'intéresse est celle de la nature des normes, d'abord dans le domaine de la logique, puis dans celui de la connaissance en général. Il y a des normes de la rationalité, et des normes du mental. Pour les penser il ne suffit pas de faire de la logique déontique. Il faut aussi s'intéresser à la psychologie. Cela ne veut pas dire qu'on devienne pour autant un psychologue.*

4) Pourriez-vous expliquer pourquoi ce courant de philosophie analytique est encore confondu en Europe avec l'épistémologie et la philosophie des sciences ?

*C'est en raison de l'image du positivisme logique qu'on assimilait alors à la philosophie analytique, mais aussi parce que la grande majorité des philosophes analytiques s'intéressaient surtout à ces sujets. On ne se rendait pas compte alors de l'existence de G.E. Moore, de Richard Hare et encore moins de celle de Rawls. On n'avait même pas l'idée que l'utilitarisme pût être une philosophie sérieuse. Il a fallu pratiquement trente ans avant que les Français, après les Allemands, se rendent compte que Rawls existait, et redécouvrent Bentham et Mill qu'Halévy leur avait pourtant fait connaître deux générations avant. En 1982 je me rappelle avoir fait, à l'ENS, un cours sur Rawls. A la première séance, il y avait deux étudiants, à la seconde un seul. A la troisième aucun. Rawls ne commença à faire partie du paysage que plus de dix ans plus tard. Mais il est vrai que, même si j'ai toujours pratiqué la philosophie analytique de manière plurielle (j'ai par exemple traduit Tom Nagel en 1983, fait des cours de philosophie morale à Grenoble vers 1990), moi-même et mes amis avons surtout fait de la philosophie du langage. Quand je traduisis l'article de Davidson sur la faiblesse de la volonté en 1984, tout le monde s'étonna de ce qu'un philosophe analytique pût discuter le problème des dilemmes moraux. Je fus aidé par des colloques qu'organisait vers 1983 à Paris Jon Elster, qui invitait Davidson, Gibbard, et des économistes. Mais les gens se sont rattrapés ensuite. La même Monique Canto qui m'avait traité de demeuré en 1977 se lança dans la philosophie morale deux décennies plus tard. Elle me conseilla même de lire Principia Ethica ! Quand les Français ne sont pas intellectuellement en retard sur le mouvement international des idées, ils vous reprochent de l'être !*

5) Quelles sont vos recherches ou vos intérêts philosophiques actuels ?

*Je fais essentiellement de la philosophie de la connaissance, ce que l'on appelle en anglais de l'epistemology. J'ai fondé à Genève un groupe de recherches Epistémè et depuis cinq ans nous avons beaucoup travaillé sur ces questions : la définition de la connaissance, la question du scepticisme et de la justification, Gettier, les problèmes de l'intériorisme et de l'extériorisme, de la valeur de la connaissance, de l'éthique de la croyance. Je n'écris presque que sur ces sujets depuis dix ans. Depuis des années je travaille à un livre sur la croyance, qui a pris du retard parce que mes vues ont beaucoup changé. J'ai été longtemps bayésien, pensant que la connaissance est de la croyance rationnelle. Mais j'ai subi l'influence de Williamson et je distingue à présent nettement croyance et connaissance. Je m'occupe toujours de la question des normes, et j'ai pas mal écrit sur la norme de vérité pour la croyance. Comme vous voyez, je n'ai pas vraiment changé depuis mes débuts. Mon travail consiste essentiellement à explorer un triangle de notions : vérité, croyance et connaissance. J'ai récemment fait des conférences à Taiwan sur ce sujet. On ronge, en philosophie, toujours le même os.*

6) Vers quelle direction est susceptible de s'orienter la philosophie analytique ?

*Cela dépend de ce qu'on appelle par ce nom, qui désigne à présent bien des choses très distinctes. Il y a à mon sens à présent au moins deux courants très différents qu'on nomme « philosophie analytique ». L'un est celui, classique, des gens qui travaillent à partir de la logique, des sciences et qui pratiquent un style argumentatif. Ils s'intéressent à des sujets variés – épistémologie, métaphysique, éthique, philosophie politique, esthétique – en utilisant les instruments classiques de la tradition analytique. Ces auteurs respectent tous les valeurs cognitives – la vérité, la connaissance – et ils ont un projet théorique. Ils ont une vision somme toute classique, prékantienne, de la philosophie : ils pensent que la philosophie peut connaître le monde et, sans la considérer comme une science, ils pensent qu'elle a pour but la vérité. Le second courant est très différent. Il doute que la philosophie puisse produire des théories, et il se consacre surtout à la critique des ambitions des philosophes du premier type et entend avoir un*

objectif essentiellement thérapeutique. Ce courant se réclame de Wittgenstein, mais aussi du pragmatisme de James, de Dewey, de Rorty, et il adopte un tour résolument sceptique, pluraliste et Kulturkritiker. Des auteurs comme Cavell, qui plaisent beaucoup en France, sont même violemment hostiles à la philosophie analytique. Ces deux tendances de la philosophie ont toujours coexisté : c'est la différence entre ce que Kant appelait le concept scholastique et le concept cosmique de la philosophie. L'un entend connaître les choses, se veut professionnel et proposer des thèses, l'autre est surtout critique, cherche à épouser le mouvement de la vie et entend proposer une sagesse aux foules. Comme C.D Broad, dont j'ai discuté les thèses dans mon livre *La dispute*, je pense qu'une bonne philosophie doit être à la fois constructive et critique. Mais il y a un style de philosophie post-analytique qui met l'accent surtout sur la critique et qui est en fait profondément irrationaliste. Il se distingue souvent mal des courants dits « continentaux » tels que l'herméneutique. Vous aurez compris qu'à mes yeux ce second courant n'est pas vraiment de la philosophie analytique (je l'appellerai volontiers « pseudo-philosophie analytique », même s'il donne, extérieurement, l'impression d'en parler le langage. Ce qui rend en partie possible cette tendance anti-scientifique de la philosophie analytique, c'est le scientisme de certains philosophes qui croient que la philosophie peut se fondre dans la science. On parle même de « philosophie expérimentale » et on invite le philosophe à quitter son fauteuil pour aller faire de la psychologie. Si ce courant renforce les départements de psychologie, très bien. Mais qu'on ne me dise pas que c'est de la philosophie. La naïveté, l'arrogance de ces courants n'augure pas bien du futur de la philosophie analytique. Peut être la meilleure preuve de sa santé est qu'il y a présent beaucoup de mauvaise philosophie analytique !

7) Comment évaluez-vous l'impact de la recherche en sciences cognitives et en philosophie de l'esprit sur la société voire même son rapport à la démocratie ?

Les sciences cognitives peuvent nous aider à mesurer toutes sortes de contraintes que nous subissons dans nos vies mentales. Elles montrent souvent que ce que nous croyons être notre liberté est en fait très limité. Mais elles ne permettent pas de résoudre le problème philosophique de la liberté. Ce n'est pas Benjamin Libet qui nous dira ce qu'est la liberté, mais ses travaux n'en sont pas moins intéressants. La même erreur est chez ceux qui croient que les sciences cognitives menacent la démocratie parce qu'elles permettent de connaître, et peut être de contrôler nos cerveaux. Mais comme dirait Spinoza, la connaissance des causes n'a jamais menacé la liberté et la démocratie. En revanche, ce qui menace la démocratie c'est l'irrationalisme, le soutien apporté par les philosophes à des doctrines qui nient l'existence et la valeur de la raison et qui promeuvent le relativisme.. Certaines de ces doctrines sont prônées par des philosophes qui se prétendent « analytiques ».

8) Est-ce que le philosophe joue encore un rôle important dans la société contemporaine ?

Il existe une sorte de philosophie – ou plutôt quelque chose qui porte ce nom- très influente en France et dans bien d'autres pays, faite par des gens qui usurpent le nom de philosophe et qui visent avant tout à faire du journalisme. Même un philosophe comme Michel Foucault prônait une « ontologie du présent ». Ils respectent les normes du journalisme – ne soutenir une thèse que si elle est d'actualité, en changer si elle cesse de l'être, travailler vite et dans le mépris de l'érudition et du travail sérieux– et baïssent tout ce qui est perçu comme « universitaire ». Dans le meilleur des cas, les intellectuels qui tiennent le haut du pavé médiatique se pensent comme des sociologues qui auscultent l'époque. Ils ont perdu tout sens critique, et leurs valeurs sont seulement celles du temps, qu'ils aspirent à épouser. Les intellectuels classiques, les professeurs, les universitaires, les « clercs » au sens de Benda, ont perdu depuis des années toute influence et tout pouvoir ( si tant est qu'ils en eurent jamais). Les clercs n'ont pas seulement trahi ; ils sont devenus des journalistes. Cela ne date pas d'hier, et Kraus, Musil, en plus de Benda ont décrit cela très bien. Mais quand Musil, Benda ou Kraus écrivaient, il y avait encore une université qui tenait debout. A présent, celle-ci a quasiment disparu. Ce qu'on appelle à présent les universités sont de vastes machins, gouvernés par des ignares, au service de l'ignorance sous couvert d'être démocratiques et de s'ouvrir à tout ce qui est « la vie ». Mais pour qu'il y ait philosophie, il faut se détacher de la vie, du temps présent, abstraire et contempler les Idées, comme disait l'autre. Si le rôle du philosophe est seulement d'approuver le présent, alors il aura sûrement de l'influence, car par définition l'époque aime à se contempler elle-même. Les vrais clercs sont voués à la solitude. ( Comme vous l'aurez deviné, j'écris aussi sur ces sujets en ce moment)

9) Il y a beaucoup d'intérêt de la part des jeunes philosophes roumains pour la philosophie analytique ; la plupart vont vers les pays anglo-saxons. Où peut-on suivre un bon enseignement de philosophie analytique aujourd'hui aux Etats Unis ou en Europe, y compris en France ?

*Peu de philosophes de ma génération se sont exilés, même s'ils ne trouvaient pas ce qu'ils attendaient dans leurs pays, à savoir des universités normales, ressemblant à peu près à ce à quoi doit ressembler une université. En Europe, mais surtout en France et en Italie, et pour des raisons différentes dans les pays de l'ex bloc soviétique, les universités se sont effondrées. Le sort de la philosophie analytique est lié à celui de l'université. Elle ne s'est développée dans les pays anglophones que sur ce terrain. Les gouvernements européens commencent à reprendre conscience du fait que les universités ne sont pas simplement des parkings à chômeurs et le classement de Shangai fait trembler les dirigeants. Mais il est bien tard, et il coûte moins cher d'entretenir quelques chercheurs dans des centres prestigieux que de donner réellement des moyens aux universités ( n'oubliez pas qu'en France 5% des étudiants, ceux qui vont dans les « grandes Ecoles » disposent de plus de 25 % du budget total de l'éducation supérieure, et que les universités et le CNRS sont des administrations différentes, souvent en concurrence). Dans ces conditions, la tentation de fuir à l'étranger est grande chez les jeunes docteurs, en sciences, mais aussi dans les humanités. Pendant vingt ans j'ai résisté cette tentation, parce que je pensais que les choses s'amélioreraient en France et parce que je pensais de mon devoir d'y contribuer. Mais nul n'est prophète en son pays, et, face aux obstacles, j'ai fini par me décourager et cédé à la tentation d'aller dans un pays où les conditions de vie universitaire sont un peu meilleures, la Suisse. A présent, les choses vont un peu mieux en France et je ne crois pas que je pourrais, comme je l'étais encore il y a dix ans à la Sorbonne, être accueilli par des étudiants me disant de mon cours que « Ce n'est pas de la philosophie ». Mais il y a encore beaucoup à faire !*

*En France, on peut faire de la philosophie analytique à Paris, où une petite communauté est active, bien qu'on ne puisse pas dire qu'il y ait un département unique où elle soit dominante (bien sûr une sorte de mélange de phénoménologie et de pseudo philosophie analytique est florissant). L'Institut Nicod est un excellent groupe, mais il ne forme que des doctorants. Le grand problème des français est l'impossibilité de fournir une vraie formation analytique au niveau des premières années. Certains départements sont actifs, comme ceux de Rennes, Nantes Grenoble et Aix, mais la structure des études en France, longtemps dominée par l'agrégation, favorise l'éclectisme et empêche la formation de départements « analytiques ». Comme me le disait à propos des étudiants mon collègue Alain Renaut quand je lui confiais ma difficulté à implanter la philosophie analytique à la Sorbonne : « Ce n'est pas leur culture ».*

*En Europe, si l'on met à part la Grande Bretagne, qui attire toujours beaucoup d'étudiants, la philosophie analytique se porte très bien en Allemagne, où des universités comme Constance, Hambourg, ou Bielefeld ont une excellente tradition dans ce domaine. Elle se porte très bien aussi en Espagne, à Barcelone, à Valence et à Grenade. Elle se porte, malgré la situation très mauvaise des universités italiennes, assez bien à Turin, à Bologne, à Milan notamment. Bien sûr les pays scandinaves ont eux aussi une tradition analytique très forte, à Oslo, à Stockholm, à Lund et à Helsinki notamment. La logique et la philosophie analytique se portent excellentement aux Pays Bas. En Hongrie le département de la Central European University est le plus actif. J'ai l'impression que les choses changent aussi en Roumanie, en Pologne ( où la logique a toujours été forte) et en ex-Yougoslavie. A Athènes il y a un excellent département de philosophie analytique. En Autriche, Graz, la cité de Meinong, est un endroit où la philosophie analytique s'est toujours bien portée, alors que le département de Vienne est plus traditionnel. Enfin dans le pays où je travaille, la Suisse, la philosophie analytique est florissante, à Fribourg, à Lausanne, à Zurich, et surtout à Genève. La modestie devrait m'empêcher de dire - mais je le dis quand même- qu'une évaluation externe récente a déclaré le département de philosophie de Genève « le meilleur département de philosophie analytique en Europe continentale ».*

*En fait la chose surprenante de ces dernières années est la montée en puissance d'une philosophie analytique européenne, et le déclin relatif de celle -ci dans les pays anglophones. Bien sûr New York (NYU), Princeton, Rutgers sont les endroits aux USA où tous les graduates veulent aller et il y a nombre d'excellents départements, mais la philosophie analytique a perdu un peu de sa domination. Oxford reste en Angleterre le lieu phare, mais les universités écossaises, et des départements comme Nottingham, Bristol et Sheffield sont de plus en plus importants. Au fond, je me sens, bien que je sois culturellement un philosophe français, bien plus européen du point de vue universitaire.*